

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JULES ROMAINS : L'Homme blanc.  
 PAUL MORAND : Syracuse.  
 ANDRÉ GIDE : Sur le Logone (II).  
 PAUL VALÉRY : Petits Textes.  
*de l'Académie Française.*  
 FRANZ KAFKA : La Métamorphose.  
*(trad. ALEXANDRE VIALATTE).*  
 MARCEL PROUST : Lettres à une amie.

PROPOS d'ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE par ALBERT THIBAUDET

LES ESSAIS. par RAMON FERNANDEZ

SPECTACLES, par JEAN PRÉVOST

NOTES, par MARCEL ARLAND, BENJAMIN CRÉMIEUX, GABRIEL BOUNOURE, RAMON FERNANDEZ,  
 JEAN GRENIER, VALÉRY LARBAUD, ANDRÉ LHOÏE, GEORGES NEVEUX, DANIEL ROPS, JEAN  
 SCHLUMBERGER.

LE ROMAN. — *Le Temps Retrouvé*, par Marcel Proust. — *Les Hommes de la Route*,  
 par André Chamson. — *Jérôme, 60<sup>e</sup> Latitude Nord*, par Maurice Bedel. — *Vasco*,  
 par Marc Chadourne. — *Montclar*, par Guy de Pourtalès. — *Grand Louis  
 l'Innocent*, par Marie Le Franc. — *Aller-Retour*, par Marcel Aymé.

LA POÉSIE. — *Qui je fus*, par Henry Michaux.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — *Les Idées et les Âges*, par Alain.

LETTRES ÉTRANGÈRES. — *Ricardo Güiraldès*.

LES ARTS. — *Primavera*. — *L'exposition van Rysselberghe*.

LES REVUES. — NOTULES. — *Lettre de M. Paul Jamot*.

PARIS

3, rue de Grenelle (6<sup>e</sup>) — Tél. : Littre 13-97

FRANCE 5 = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 650

d'avance cette année vierge, et les époques où il convient d'être prudent ou confiant. D'avance il dessine les archives de notre histoire, quelle qu'elle puisse être ; d'avance il nomme les jours, ainsi que le décor solaire ou lunaire, pour nos joies, ou pour nos malheurs, laissant le reste à notre courage. Ainsi, dans les cérémonies du premier Janvier, ce n'est pas le pouvoir de police qui se montre, mais un autre pouvoir qui n'est que pensant. Fête abstraite, austère, et belle.

ALAIN

## RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

MALLARMÉ EN ANGLETERRE ET EN ALLEMAGNE

Si les hasards de la vie me permettaient de prendre une part plus active aux travaux de la Société Mallarmé (j'ai même le remords de ne point assister à ses déjeuners) je ferais chaque année dans la *Nouvelle Revue Française* une revue des études sur Mallarmé, à la manière dont les *Annales de la Société Rousseau* nous donnent une revue annuelle de tous les travaux sur Jean-Jacques. Le livre de M. Camille Soula, l'an dernier, sur la *Poésie et la Pensée de Stéphane Mallarmé*, aurait mérité une longue analyse. J'ai parlé, cette année, de celui de Jean Royère qui parut avec une préface de Paul Valéry. Mais le lecteur français trouve facilement ces tableaux sans qu'un critique ait besoin de les signaler du bout de la baguette. Il n'en est pas toujours de même des écrits étrangers. Peut-être les mallarméens seront-ils bien aises de savoir que Mallarmé est en Europe le sujet de travaux de plus en plus nombreux. D'Allemagne et d'Angleterre voici deux livres récents, une étude de M. Franz Rauhut, *Das Romantische und Musikalische in der Lyrik Stéphane Mallarmés*, et une traduction complète de Mallarmé en anglais, de M. Arthur Ellis, précédée d'une étude de M<sup>me</sup> Turquet-Milnes.

Des quatre chapitres du livre de M. Rauhut : la Personnalité, — les Thèmes, — le Style, — l'Élément musical, les plus intéressants seraient le deuxième et le dernier, et on peut le trouver un peu sommaires. Il s'agit là, d'ailleurs, d'un court mémoire où les travaux français sont intelligemment utilisés, où il n'y a rien à reprendre, mais où l'on ne saurait chercher de nouveaux points de vue. Au contraire, la grande introduction

de M<sup>me</sup> Turquet-Milnes pose des problèmes actuels et importants. Introduction et traduction, le livre prend place parmi les monuments significatifs du *Corpus* mallarméen.

\*  
\* \*

On a continué de reprocher à la poésie de Mallarmé quelque obscurité : il passe même dans les lettres françaises pour une manière de champion de l'obscurité. Madame Turquet-Milnes affirme que cette obscurité disparaît en anglais, et qu'il suffit de traduire ses poèmes pour les rendre clairs, — d'une clarté voltairienne, dit-elle. Je suis incompetent pour en décider. En lisant le texte anglais, j'ai toujours dans la mémoire le texte français. Et pour ce qui est du rendu poétique, de la transposition d'art, je n'en puis juger, n'ayant pas dans l'oreille la musique des vers anglais, ni même les sons authentiques de la langue anglaise. Je laisse donc à d'autres la décision à ce sujet. Je retiens seulement les raisons de cette déclaration inattendue.

Selon M<sup>me</sup> Turquet-Milnes, Mallarmé serait un poète anglais que la France aurait dérobé, une parcelle de territoire britannique que le hasard nous fait détenir, comme Pondichéry dans l'Inde, ou l'ancienne côte française à Terre-Neuve. Le traducteur a repris son bien, tout est rentré dans l'ordre, comme à Terre-Neuve après 1904, et la lumière de la traduction anglaise a succédé à l'obscurité du texte français. Bien entendu, M<sup>me</sup> Turquet-Milnes n'écrit pas cela. C'est moi qui développe et qui exagère. Je trace au tableau une coupe grossière, aux crayons de couleur. Disons simplement que, de même que Taine transportant en Angleterre la destinée de Jouffroy, M<sup>me</sup> Turquet-Milnes nous propose de Mallarmé cette définition : un poète platonicien de Cambridge ou d'Oxford. Acceptons-la. Elle n'est pas tout Mallarmé, certes, mais elle fait partie de Mallarmé.

M<sup>me</sup> Turquet-Milnes met à part Byron, c'est-à-dire le romantisme anglais. Mais reste un groupe d'autres poètes anglais, Keats, Shelley, Coleridge, Swinburne dont Mallarmé s'est fait le disciple, pendant les deux ans qu'il a passés en Angleterre. Le caractère de ces poètes est d'entrer en communion profonde avec les essences, sans l'intermédiaire oratoire,

didactique, logique, qui s'interpose toujours plus ou moins entre le poète français et la réalité poétique. Ce caractère, Mallarmé, qui n'avait pas de sang anglais dans les veines et qui appartenait à une vieille famille de bonne bourgeoisie parisienne (par la race il est, avec Boileau, le plus parisien de nos poètes) l'a assumé en France, candidement, héroïquement. Quand Anatole France, lecteur chez Lemerre, s'efforçait de l'exclure du *Parnasse contemporain*, était-ce donc un globule français qui s'acquittait de sa fonction en courant sus à un microbe étranger ?

Mais biffons une image déplacée qui évoque une pathologie là où vraiment nous ne pouvons penser qu'une psychologie : la psychologie des échanges internationaux. Comme il y a eu une influence sérieuse de deux grands prosateurs français, Flaubert et Anatole France, en Angleterre, il est tout naturel qu'une influence des poètes anglais se soit fait sentir en France. Disons (pour ne pas oublier Poe) poètes de langue anglaise. Et de Mallarmé remontons au poète qui fut son maître, à Baudelaire. Avec Baudelaire commence chez nous une influence des purs lyriques anglais qui, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, fait pendant à ce qu'avait été, dans la première, la triple influence de Shakespeare, de Walter Scott et de Byron.

Je viens d'employer le mot : pur. Et je ne voudrais pas réveiller aujourd'hui une affaire de l'autre siècle, je veux dire de l'autre saison. Mais le séjour de M. Henri Bremond en Angleterre a probablement compté pour lui à peu près autant que, pour le poète, celui de Mallarmé, et, sans aller jusqu'à dire que ses propos sur la poésie pure portaient une marque anglaise, on peut affirmer qu'ils paraissent encore plus naturels du point de vue de la poésie anglaise que du point de vue de la poésie française. Par sa chair comme par son âme, la poésie lyrique anglaise est beaucoup plus près d'une mystique de la nature que la poésie lyrique française. Et surtout elle est plus éloignée de tout ce qui est logique. Qu'on puisse rester humain et s'approcher du divin en tournant le dos à la logique, voilà ce qui chez nous se comprend difficilement. Sauf les exceptions caractéristiques de Vigny et de Sainte-Beuve, nos lyriques sont orateurs, portent un génie oratoire consubstantiel à leur génie lyrique, et le flot oratoire roule sur la pente de la logique. Les

deux valeurs religieuses qui ont *réussi* au xvii<sup>e</sup> siècle, c'est Port-Royal, le Port-Royal de la *Logique*, et c'est Bossuet. M. Bremond ne cherche pas à être prophète, mais le dernier endroit où, s'il en avait la vocation, il essaierait de l'être, serait bien son pays. En revanche le *Non !* des Anglais, des Américains, de William James, à la logique ne l'indignera pas. Une tentative comme celle de Mallarmé pour vider la poésie du contenu logique qu'elle implique chez un Français, pour la conduire vers un illogisme analogue, sur une autre voie, à l'immatérialisme de Berkeley, éveillera une sympathie naturelle chez M. Bremond. Et M<sup>me</sup> Turquet-Milnes, le jour où elle appliquera ses réflexions d'essayiste bergsonienne à l'auteur de *L'Histoire littéraire du sentiment religieux*, à l'historien de Newman, sera probablement amenée à repérer chez lui le même filon anglais que chez le traducteur de Poe. Ce qui n'empêche pas M. Bremond d'être le compatriote aixois d'hyper-oratoires comme Zola et Gasquet, de même que Mallarmé était un pur Parisien comme Boileau, Voltaire et Musset. Les extrêmes se touchent et nous sommes un pays très compliqué.

Un temps très compliqué aussi. M<sup>me</sup> Turquet-Milnes, très au courant des choses de France, et d'ailleurs quasi-Angevaine ainsi que M<sup>me</sup> Mary Duclaux est Parisienne, donne comme une date importante de la pénétration franco-anglaise les réformes scolaires de 1902. « Mallarmé, dit-elle, n'a été accepté par les Français qu'au moment où ils ont accepté les influences anglo-saxonnes », c'est-à-dire où leur jeunesse a appris en masse l'anglais, soit à partir de 1902. Il y a peut-être de cela, mais il ne faut pas exagérer. L'incorporation de Mallarmé à la poésie française par le consentement non plus sporadique, mais général, des personnes compétentes, son entrée de droit sinon de fait dans les manuels, son passage de la chapelle à une place dans la grande nef, datent approximativement de 1920, c'est-à-dire de l'époque où la génération formée par les programmes de 1902 atteint la trentaine. Qu'il y ait là une des grandes coupures de la vie intellectuelle française, je n'en doute pas. Quant à savoir si la gloire acquise brusquement par Mallarmé et Valéry provient de l'influence de la poésie anglaise sur les lycéens et les lycéennes d'après 1902, euh ! je ne dis pas non, je dis encore moins oui. Enfin, c'est à voir.

\*  
\* \*

Peut-être faudrait-il, quand il s'agit de Mallarmé, desserrer un peu cette idée d'influence anglaise, et la faire rentrer dans cet ordre plus vaste : le Nord. L'opposition de l'homme, de la nature, du génie et des littératures du Nord avec ceux du Midi, c'est une grande idée née dans le salon de M<sup>me</sup> de Staël, et qui a gouverné après elle la critique romantique. Il y a des poètes, des artistes, qui l'ont réalisée, qui se sont posés dans cette opposition. Il n'y a pas eu seulement, au xix<sup>e</sup> siècle, des clercs, traîtres comme dit M. Benda, qui se sont voulus exclusivement et pratiquement anglais, français ou allemands, contre le voisin ; il y en a qui se sont voulus du Nord contre le Midi, ou du Midi contre le Nord. Il existe une théorie, une idéologie, une poétique du latinisme. On leur verrait pour hymne l'*Aubouro-te, raço latino* de Mistral, pour doctrine un pan-latinisme (voyez Maurras), pour sons joyeux l'intraduisible *estrambord*. A ce Midi un, ce Midi latin aux sept branches qui va du Portugal à la Roumanie, des Septentrionaux trouvent en eux de quoi opposer un Nord un, d'Upsal à Tours, d'Islande à Kœnigsberg. A la joyeuse chanson d'Adolphe Dumas :

*Carrejon pas nostis estello,  
Carrejon pas noste souleu,*

Mallarmé, qui avait d'ailleurs été, en Avignon, l'ami des Félibres, opposerait volontiers sa détestation de l'azur,

*Et toi, sors des étangs lèthéens, et ramasse  
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.*

Huysmans et Verhaeren prendraient rang de généraux dans cette croisade contre l'azur. Valéry le rappelait l'autre jour, de Verhaeren, au Luxembourg. Et Maurras n'a pas encore pardonné à Huysmans une vieille facétie, qui se trouve dans *Là-Bas*, où Jeanne d'Arc est tenue pour le fléau de la France, parce qu'elle aurait empêché la formation d'un état franco-anglais de l'Ecosse à l'Auvergne, excluant les Méridionaux, que le dyspeptique de

la rue de Sèvres honnissait. Il paraît que le Nord n'a pas droit à la galéjade ! Barrès, devant qui j'évoquais par jeu un grand-duc d'Occident où le Téméraire, plus heureux, eût réuni les Flandres et les Bourgognes en avalant son duc de Lorraine, disait simplement : « Un Etat comme cela, c'était trop beau, cela ne pouvait pas exister. »

On en voit tout de même des restes, des témoins. Quelque chose de l'Etat bourguignon se recrée tous les ans, quand les marchands de vin de la Wallonie s'en viennent faire leurs provisions traditionnelles de la Côte-d'Or. Il nous plaît pareillement que M<sup>me</sup> Turquet-Milnes fasse de Mallarmé une sorte de Plantagenet poétique. Peut-être était-il une réincarnation de quelqu'un de ces troubadours qu'aimait la duchesse Eléonore, qui la suivirent à la cour du roi Henri II, et se partageaient entre Londres et Chinon.

\*  
\* \*

Plus loin que les pierres d'Oxford, M<sup>me</sup> Turquet-Milnes va chercher les affinités de Mallarmé dans les tourbières d'Ecosse et les Universités allemandes. Elle voit dans *Igitur* (dont la précieuse publication fut une date dans notre connaissance de Mallarmé) une inspiration carlyléenne. Et comme, selon sa juste remarque, *Igitur* est la contre-partie masculine d'*Hérodiade*, faudrait-il conclure qu'*Hérodiade* aussi... ? Ce serait bien aventuré. Pareillement il y aurait bien des réserves à faire sur le caractère hégélien, les influences hégéliennes, dans la poésie de Mallarmé, dont M<sup>me</sup> Turquet-Milnes va jusqu'à dire qu'elle ne saurait être comprise (dans *Igitur*, *Hérodiade*, *Un Coup de Dés*) de qui ne comprend pas la philosophie de Hegel. L'influence de Hegel en France est un beau sujet de thèse, qui attend un amateur. Directement, cette influence n'a jamais été forte, beaucoup moins forte qu'en Italie. Les philosophes français ont peu goûté Hegel. Sur les littérateurs il ne pouvait agir que par des médiateurs, une renommée, des mythes, des on-dit que Hegel a dit... Je veux croire que ce que Mallarmé a lu de plus hégélien dans sa vie, c'est Carlyle. Mais plus probablement ce doit être *l'Isis* de Villiers de l'Isle-Adam, à peu près contemporaine d'*Igitur*.

Il y a des cas où il put dire Paris... Il y a des cas, et ce sont de beaucoup les plus fréquents (je l'accorde de grand cœur à M. Vanderem) où il put préférer la clarté à l'obscurité. Il y en a peut-être où il faut opter pour les idées obscures. Idées littéraires, c'est-à-dire vagues, disait Taine. Ne repoussons pas le vague repéré comme vague, et mis en sa place. Ceci pour dire qu'à cette idée précise d'influences nominales, je préfère ici, au sujet de Mallarmé, cette idée vague, cette allusion moitié critique et moitié poétique : une nature du Nord. L'hyperbole d'une nature du Nord, Shakespeare l'a probablement réalisée dans *Hamlet*. M<sup>me</sup> Turquet-Milnes remarque avec justesse qu'*Igitur* nous présente une manière de Hamlet abstrait, et que d'ailleurs le caractère de Hamlet a toujours exercé un grand prestige sur Mallarmé.

Un Hamlet abstrait ! Le génie de Shakespeare se voit en ceci, que son Hamlet n'est pas abstrait, mais bien vivant. Autour de Mallarmé s'est formée pourtant la nation et l'être de héros de l'abstraction. Nous songeons à M. Teste, ou plutôt M<sup>me</sup> Turquet-Milnes y songe, qui nous dit que la *Soirée avec M. Teste* est la biographie idéale de Mallarmé, un parfait portrait du maître de la rue de Rome. Je ne crois pas que ce soit exact, je ne crois pas que Valéry ait songé le moins du monde à la personne de Mallarmé en écrivant *Teste*. Je ne crois même pas que Mallarmé soit un portrait idéalisé de Valéry, ou bien il ne le serait qu'à condition d'être combiné, dans une glace à trois faces, avec le *Léonard*, et un troisième, que nous attendons. Mais il est vrai que Mallarmé est peut-être le premier à avoir découvert et mis au jour littéraire une coïncidence de l'abstrait et du tragique. Il a vécu une vie tragique, ce professeur d'anglais, aussi tragique, sous une apparence aussi unie, que la vie du professeur Amiel. Mais la tragédie d'Amiel était la tragédie de sa vie, une tragédie de la vie. La tragédie mallarméenne dépasse la vie. Elle met en jeu, sinon en scène, des idées, des signes, des rapports. Ou plutôt en jeux, de l'ordre de ceux dont Léonard « abandonne les débris ».

ALBERT THIBAUDET